

rogative; et si on compare la durée de sa vie avec celle des autres animaux mammifères connus, on concevra bientôt qu'il n'est pas de plainte plus injuste que celle qui a pour objet sa brièveté (1). Lorsqu'on réfléchit à l'extrême lenteur qui préside à l'évolution de ses divers âges, on se convainc aisément que le temps ne doit point lui manquer : il demeure dans la matrice de celle qui l'engendre presque autant de mois que le cheval, qui a un volume triple du sien ; de tous les animaux, c'est lui dont la dentition est la plus lente ; comme chez l'éléphant, animal centenaire, ses os se soudent très tard ; sa faculté de propagation ne se déclare qu'au bout de la période de quatorze années, ce qui n'a pas lieu chez d'autres mammifères. Haller, d'après ses nombreux travaux, ferait reposer cette aptitude plus grande à la longévité sur des qualités spéciales à la fibre humaine, et en particulier sur sa trame celluleuse, qui est plus souple et plus délicate que celle des autres animaux (2). Mais sans nier ce que cette condition importante de texture peut avoir d'influence sur la longueur de la vie, il est juste de reconnaître d'autres causes plus générales, qui tiennent sous leur dépendance le type propre de l'être. Remontons au grand principe de la nature, dit, à cet égard, Bernardin-de-Saint-Pierre, elle destine peu d'animaux à mourir de vieillesse, et je crois même qu'il n'y a que l'homme à qui elle ait donné de parcourir la carrière entière de la vie, parce qu'il n'y a que lui dont la vieillesse soit utile à ses semblables. A quoi serviraient, parmi les bêtes, des vieillards sans réflexion, à des postérités qui naissent avec toute leur expérience ? D'un autre côté, comment des pères décrépits trouveraient-ils des

(1) Brumenbach, p. 325. — Haller, t. VIII, p. 9.

(2) *Se quod caput rei est, homini præ omnibus quadropedibus mollissima est cellulosa tela, et universa fabrica tenerior*, p. 82.